

Gif, le 18 septembre 2015,

Monsieur le commissaire-enquêteur,

J'ai eu la chance et l'honneur, en mars dernier, d'avoir un entretien avec Emile Isambert, 92 ans, propriétaire de la ferme de la Vauve, dans le cadre d'un livre sur celles et ceux qui font l'agriculture du Plateau de Saclay (il a été publié, depuis, sous le titre « Terres précieuses »). En voyant cette enquête publique qui va réduire encore le peu d'espace vital de cet agriculteur à la retraite qui me disait déjà, l'an dernier « je me sens comme la petite maison de Sempé », j'ai envie, même si vous trouverez sans doute cela hors sujet, ou totalement illégitime, de vous faire lire ce qu'Emile Isambert me racontait.

Vous comprendrez peut-être que derrière ce chemin qu'on raye d'un trait de plume parce que son tracé « pas droit » dérange les architectes qui rêvent de villes américaines sur notre Plateau agricole, derrière ce chemin, comme derrière la mare de la Vauve, détruite l'an dernier pour les mêmes mauvaises raisons (alors que de nombreuses personnes/associations avaient proposé des solutions alternatives qui n'auraient pas bouleversé le projet Paris Saclay mais auraient préservé cette magnifique mare et les tritons crêtés qui l'habitaient), derrière ce chemin, donc, derrière cette mare, derrière ces champs bétonnés, il y a des hommes et des femmes qui vivent sur le Plateau depuis des générations, qui y travaillent, qui y sont nés, qui ont aimé ces paysages et les ont respectés, qui les ont fait vivre en leur faisant produire de la nourriture pour de nombreuses personnes... et peut-être, alors, jetez-vous un autre regard sur cette enquête et remettez-vous en question ce qu'on vous présente comme une nécessité mais qui au final, ne fait qu'enserrer encore un peu plus la magnifique ferme de M. Isambert d'un ruban de béton.

Je vous demande donc, M. le commissaire enquêteur, de donner un avis négatif à cette enquête sur le déclassement du chemin du rocher de la Vauve.

Martine Debieesse

Extrait du livre *Terres précieuses*, texte sur Emile Isambert

« Je me sens comme la Petite Maison de Sempé »

Cette ferme a une histoire, qu'Emile Isambert, petit-fils du premier propriétaire-exploitant de la Vauve, a réussi à remonter jusqu'au temps de Louis XI. Mais ces 150 hectares de terres fertiles pour lesquelles son grand-père avait quitté sa Beauce natale en 1885, ont été réduits à seulement 8 par les urbanisations successives. Un dernier bastion qui résiste, mais pour combien de temps ?



« J'ai les baux de la ferme de la Vauve depuis 1482... du temps du roi Louis XI ! J'ai ainsi trace de tous les propriétaires qui se sont succédés au fil des siècles : jusqu'en 1762, c'est la famille Harville, dont l'un d'eux, Arnaud de Pomponne, fut marquis de Palaiseau, de Champlan, la Vauve et autres lieux. La ferme et ses 300 arpents deviennent ensuite, par le biais d'échange de terres avec Louis XV, propriété d'Elisabeth-Alexandrine de Bourbon, princesse de sang. En 1765, le prince de Condé hérite de sa tante. Mais il émigre à la Révolution et ses biens sont confisqués. Le 22 Prairial An 3, la Vauve est achetée par Christophe Oberkampf, créateur de la

manufacture de toile imprimée à Jouy-en-Josas. Elle reste jusqu'en 1882 dans la famille Mallet-Oberkampf.

A cette date, Ange-Gabriel Ingrain la rachète. C'est un cousin de mon grand-père Emile. Celui-ci, d'une famille de très vieille souche beauceronne, vit encore à l'époque dans le berceau des Isambert, autour d'Auneau. Séduit par les excellentes terres de la Vauve et leur proximité avec les nombreux clients de la capitale, il y devient fermier en 1889... et premier propriétaire-exploitant de l'histoire de la ferme car en 1885, à sa mort, Ange-Gabriel lui en avait fait don et Emile Isambert était donc « nu propriétaire ». Quand Mme Ingrain décède à son tour, il en devient le plein propriétaire.

Comme la plupart des agriculteurs des alentours, il livre la paille aux écuries de Paris et en revient avec des tombereaux de fumier. 3 à 4 chevaux sont nécessaires au retour pour grimper sur le Plateau. Victor Hugo évoque même dans un de ses poèmes « les grands chars gémissant qui reviennent le soir ».

En 1919, Jules Isambert, mon père, succède à Emile. Et en 1952, c'est à mon tour de prendre le relais. Je fais les cultures habituelles du Plateau (céréales, pommes de terre, colza, petits pois pendant quelques années...) sur les 156 hectares de la Vauve, les 73 de la ferme de Villebois (achetée par mon grand-père en 1911) auxquels s'ajoutent par la suite une partie de la ferme des Granges.

Les derniers chevaux laissent la place aux tracteurs. Je n'ai plus que six salariés, alors que du temps de mon père, une quinzaine de permanents travaillaient à la ferme, principalement des Bretons, qui logeaient à demeure. Pour les récoltes et la moisson, s'ajoutaient bien entendu, des saisonniers.

En 1959, l'Etat jette son dévolu sur le Plateau

La Caisse des dépôts et consignations négocie avec mon père l'achat des terres de la Vauve, me laissant la possibilité de continuer à cultiver à titre précaire tant que les projets ne sont pas définis et démarrés. Polytechnique s'implante dans un premier temps, suivi d'une longue période de calme qui me conduit jusqu'à ma retraite en 1987.

Le Plateau est maintenant en pleine effervescence. Il devient un pôle d'excellence. Les terrains sont parsemés d'engins qui creusent et qui bétonnent. C'en est fini des alouettes qui voltigeaient dans les champs. Le but recherché est de grouper les grandes écoles, les chercheurs et les entreprises de pointe pour créer des débouchés et des facilités. Cette concentration sera-t-elle un bien ? Etait-elle nécessaire ? A l'époque d'internet, on peut se poser la question. J'évite de tourner les yeux vers la Mégalopolis qui se prépare.

Et je reste dans mon enclos...

Et je reste dans mon enclos, à savoir, les bâtiments de la ferme entourés par 8 hectares de zone de protection.

Pour pouvoir entretenir cet ensemble, je me vois obligé de louer à de petites entreprises une partie des bâtiments. Les toitures coûtent cher, mais je continue à vivre là où je suis né il y a 92 ans. C'est là un rare privilège que j'apprécie tous les jours.

Je me sens néanmoins comme la petite maison de Sempé : un anachronisme face au béton qui envahit le paysage et m'enserre.

La famille Isambert continue à exercer le métier d'agriculteur : mon fils Jean-François est agriculteur. Il exploite la ferme achetée près de Corbeil grâce à l'argent de la vente de nos terres à la Caisse des dépôts. Son fils perpétuera-t-il la tradition ? Je ne sais pas, il est pour l'instant cadre commercial dans une entreprise française en Allemagne, tout en ayant un œil sur la région.

Des liens très forts avec les autres familles du Plateau

L'agriculture a énormément changé. Elle a dû faire face au défi de nourrir une population qui s'est accrue de façon considérable. Elle a été obligée de s'adapter, d'avoir des machines de plus en plus grosses. L'agriculteur est désormais seul sur son tracteur au milieu de ses 300 hectares. On ne peut pas revenir à la cueillette telle qu'elle était avant, aussi bucolique que cela soit. Il y a un devoir de résultats. Les méthodes culturales actuelles n'ont absolument plus rien à voir avec celles de mon époque.

Il y avait de l'activité autrefois dans les fermes, avec tous nos ouvriers agricoles. Régnait aussi une qualité de vie qu'on ne trouve plus, désormais. Les liens étaient très forts avec les autres familles du Plateau, nous nous connaissons tous depuis trois générations. La vie des agriculteurs était alors parsemée de mariages, de baptêmes, de communions, de parties de chasse, autant d'occasions de se recevoir les uns chez les autres. Je suis le parrain d'enfants d'autres familles et réciproquement. On partait en vacances d'hiver ensemble. Le nombre de pistes de ski descendues ensemble ! Avec mes voisins et confrères, parmi lesquels Jacques Laureau, Christian Vandame, Jacques Thierry, nous ne faisons plus de ski... mais nos parties de bridge, elles, continuent, tous les mercredis après-midi ! Pourvu que ça dure ! »

Entretien réalisé le 17 mars 2015

